

## CHAPITRE XVI

### APPROCHE HISTORIQUE ET DÉVELOPPEMENT

Claude Robineau (1)

« Il y a dans toutes les vies humaines des faits qui représentent l'état des temps évanouis ; en les observant, un homme peut prédire presque à coup sûr le développement essentiel des choses à naître, qui sont recélées en germe dans leurs faibles prodromes, et que l'avenir doit couvrir et faire éclore. »

(SHAKESPEARE, Henri IV, 2<sup>e</sup> partie,  
Acte III, scène II, trad. F.V. Hugo)

Depuis que le mot développement est apparu pour la première fois (et sous la forme négative de pays sous-développé, *underdeveloped countries*) dans le point IV d'un discours du président Truman de la fin des années 40, il a d'abord revêtu le sens volontaire d'un objectif (années 50) avant de constituer un sujet de connaissance (connaître pour développer, années 60) pour ensuite devenir objet d'interrogations (années 70-80).

Les rapports entre développement et histoire sont complexes et non-obstant le sens volontariste qu'il implique, le terme développement renvoie à l'évolution de la société dont l'histoire est l'instrument essentiel d'analyse.

Mais il y a plus. Dans le texte qui nous servira de guide (2) on souligne le rôle de l'histoire dont la connaissance devrait expliquer le passé et à partir des enseignements tirés de cette explication prédire l'avenir : l'his-

---

1) Le présent texte résulte de l'enseignement donné en séminaire par Cl. Robineau sur la base de la publication AMIRA de Ph. Couty citée ci-après, ainsi que des interventions faites par les deux auteurs, respectivement sur le phénomène mouroide au Sénégal et le problème du cacao au Congo.

2) COUTY (Ph.), 1981-82, Le temps, l'histoire et le planificateur, *cah. ORSTOM sér. Sci. Hum.*, vol. XVIII, n° 2, pp. 261-266. Résumé de la note AMIRA n° 32 de l'auteur, même titre, Paris, INSEE-Coopération, 1981, multigr.

Lire aussi :

AUBERTIN (C.), CABANES (R.), CHAUVEAU (J.P.) *et alii*, 1982 - Histoire de développer..., *Revue Tiers-Monde*, t. XXIII, n° 90, avril-juin, pp. 297-344.

Sur l'histoire, la connaissance et la méthode historique à propos desquelles la littérature, on s'en doute, est extrêmement abondante, il est entre autres souhaitable de connaître : MARROU (Henri-Irénée), 1954 - *De la connaissance historique*, Paris, Seuil, 318 p.

VEYNE (Paul), 1978 - *Comment on écrit l'histoire*, suivi de *Foucault révolutionnaire l'histoire*, Paris, Seuil, 242 p.

toire doit expliquer au sens latin du terme : *explicare vestem* = déployer des étoffes, *explicare volumen* = dérouler un manuscrit.

« Expliquer le passé c'est le démontrer et l'étaler comme on dispose les pièces d'un fusil sur une toile de tente pour la revue d'armes. L'histoire à venir - que cherche implicitement à écrire le développeur doit-on remarquer au passage - serait virtuellement inscrite dans le passé... Il est possible d'étaler sous nos yeux, à un moment donné, l'ensemble des processus historiques, c'est-à-dire de les faire sortir du temps, de nier le temps... Le recours à l'histoire semble reposer, en dernière analyse, sur une négation et une disparition de la spécificité historique. »

(*Le temps, l'histoire et le planificateur*, p. 264)

Si pour la compréhension du développement des sociétés, la cause est entendue, qu'en est-il plus précisément lorsqu'on passe du développement en général à des phénomènes précis et localisés, au développement économique, à l'analyse du milieu rural ou des activités informelles, à la pratique de la recherche sur le terrain ?

C'est l'interrogation initiale dans le texte précité, qui s'articule en trois questions :

1° Quel intérêt les planificateurs et les praticiens du développement doivent-ils porter à l'histoire ?

2° S'agit-il d'acquérir, dans l'étude des phénomènes, une sensibilité à leur dimension temporelle, de façon simplement à ne pas perdre de vue leur aspect total, le contexte social, historique, culturel dans lequel ils s'insèrent ?

3° Ou bien, allant plus loin, doit-on entreprendre une véritable analyse historique qui aura pour objectif de dégager les évolutions en cours, d'étudier les erreurs commises dans le passé dans les projets de développement pour donner aux décisions économiques un caractère plus réaliste ?

On se propose de répondre à ces questions :

- d'abord, par l'examen des rapports entre le développement (et les projets auxquels il donne lieu) et l'histoire ;
- ensuite, par une illustration par études de cas empruntés aux deux extrémités de l'Afrique occidentale subsaharienne, le Sénégal et le Congo : le développement de la culture de l'arachide (Sénégal), celui du cacao (Congo).

## I. LES RAPPORTS ENTRE HISTOIRE ET DÉVELOPPEMENT

L'historien (plus exactement l'historien qui s'intéresse à l'économie, qui a des préoccupations de développement, se trouve concerné par la planification) et le planificateur ont des approches différentes qu'il faut expliciter.

1° Tous deux sont concernés par les phénomènes d'évolution :

- l'historien retrace ces phénomènes, s'efforce de les comprendre, de les expliquer ;

- le planificateur, le développeur travaillent sur des projets qui visent à transformer la société, le milieu ; ils s'inscrivent dans un schéma d'évolution.

Mais cet objectif commun est porteur de contradictions :

a) De temps : entre le moment où l'un et l'autre se situent. Le planificateur, qui développe un projet, se situe *ex ante* ; l'historien retraçant des enchaînements qui se sont produits agit *ex post*, tandis que le planificateur en action doit élucider les enchaînements futurs nécessaires pour que le projet aboutisse.

b) De niveau de la connaissance. L'histoire s'efforce de mettre au jour les rapports de force souterrains qui sont ses objets d'étude : les données économiques sont pour elle la projection à la surface de ces rapports souterrains.

On montre ainsi comment une série statistique sur la production de l'arachide au Sénégal depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle recouvre une transformation profonde de l'économie sénégalaise avec l'abandon de la vallée du fleuve, le développement de la confrérie mouride, le bouleversement des rapports sociaux (cf. *infra*).

À l'opposé, le planificateur travaille sur les indicateurs économiques tirés des statistiques, à la surface, et n'a pas de prise sur les rapports sociaux, plus profonds, qui ne se planifient pas et peuvent contredire ses objectifs.

2<sup>o</sup> Comme l'historien, le planificateur est concerné par des phénomènes *sociaux totaux* aux aspects et dimensions multiples. Rappelons-en l'essentiel :

- tout fait économique est aussi social, culturel, politique, religieux et a des résonances de cet ordre, et inversement, tout fait social, culturel... a, ou peut avoir, des aspects économiques ;
- tout fait économique - et social - s'inscrit dans un double réseau de coordonnées d'espace et de temps : tout fait manifeste un phénomène qui se développe dans un tel réseau.

Par un curieux paradoxe, la planification qui se veut projection dans le temps raisonne « au départ » comme si le temps n'existait pas (le temps  $t_0$  des raisonnements diachroniques) et néglige parfois des données historiques considérées comme trop anciennes *donc* obsolètes.

Dans le texte précité, se dégagent ainsi des « paliers d'intensité dans le recours à l'histoire », des niveaux d'intensité historique que le planificateur devrait avoir à prendre en compte.

On distingue ainsi trois niveaux :

1<sup>o</sup> Un niveau d'informations minimales qui correspond au simple bon sens ; ex. la connaissance du risque climatique dans les projets de développement. Cf. Couty 1981-1982 à propos de l'absence de ce risque dans les prévisions du plan nigérien 1965-1968 d'un pays placé aux limites du Sahel et du

désert qui aura à souffrir grandement par la suite de la sécheresse. Cf. aussi Lassailly-Jacob 1983 (in *Le Développement : idéologies et pratiques* pp. 72-78 (3) et chapitre *supra* à propos des difficultés de mise en eau du grand barrage de Kossou sur le fleuve Bandama en Côte-d'Ivoire et les ennuis de diverses sortes, manque dans la production énergétique, difficultés des projets de modernisation des activités rurales, problèmes de statut foncier, qui en ont résulté).

2° Un niveau plus profond de la connaissance historique est explicité par P. Thévenin dans une note AMIRA consacrée à la planification. Pour alimenter le système d'informations nécessaires à l'élaboration de la stratégie et de la politique de développement, il faudrait connaître trois indications :

- les tendances d'évolution, les changements à prévoir ;
- les potentialités physiques, techniques et humaines qui pourraient se réaliser ;
- les contradictions ou tensions futures à résoudre (4).

Ceci posé, il faut bien reconnaître qu'on n'arrivera pas à une connaissance satisfaisante dans chacune des directions mais qu'« on peut au moins s'efforcer d'aller le plus loin possible » (*Le temps, l'histoire, ibid.*).

L'idée sous-jacente est que le planificateur ne peut partir de zéro. Thévenin regrette, à propos du plan ivoirien 1976-1980 l'absence d'« une analyse historique portant sur les mécanismes du développement passés... Or aucune chronique, ne serait-ce que des séries (statistiques) n'est prévue par le plan » (*op.cit.* pp. 26-27).

Mais une telle chronique à base de statistiques serait-elle suffisante ? On obtiendrait certes une photographie diachronique de l'évolution ivoirienne mais est-ce seulement cela dont on a besoin ? Le mouvement historique n'est-il pas davantage que de telles réductions de la réalité ? N'est-il pas fait entre autres de ces intrigues parfaitement singulières et imprévisibles mais cependant incontournables dont parle Paul Veyne (1978) ?

L'expansion de l'arachide au Sénégal entre 1850 et 1960 est le résultat d'un faisceau de processus historiques dont certains ne sont pas mesurables (cf. *infra*).

3° D'où un troisième niveau, la prise en compte du mouvement historique, dans toute son amplitude, dans ses intrigues, ses évolutions, leurs imbrications, des phénomènes concernés par les projets de développement.

Quelques idées peuvent, sur ce sujet, servir de guide :

- L'histoire n'est pas réductible à un système social et à l'évolution de ce système :

---

3) *Le Développement : Idéologies et pratiques. Actes du Séminaire interdisciplinaire de l'ORSTOM 1978-1981*, Paris, ORSTOM, 1983.

4) THÉVENIN (P.), 1980, *Planification intégrée et systèmes d'informations*, Paris, INSEE-Coopération, note AMIRA n° 30.

« Il y a deux choses différentes (à retenir) :

- un système social et ses virtualités de développement ;  
 - un indéterminé, qui est justement l'objet des sciences sociales. Un plan ne peut pas prévoir un cheminement et le décrire parce qu'il y a d'autres cheminements possibles. » (COURY, 1983, Problèmes de l'approche historique du développement in *Le Développement : Idéologies et pratiques*, pp 210-212.)

• « Créatrice de toutes les formes sociales et par conséquent de toutes les normes, l'histoire est elle-même au-delà de toute loi. » (Michel AGLIETTA in *Problèmes économiques*, n° 1723, 23 mai 1981, pp. 17-22.)

• Claude Gruson trouve dans l'histoire et l'ethnologie deux disciplines salutaires parce qu'elles permettent aux statisticiens et aux planificateurs de comprendre « la grande diversité des destins possibles de l'homme » (*Une politique de développement pour le Tiers Monde, Revue Tiers-Monde*, t. XVIII, n° 71, juillet-septembre 1977, p. 475.)

« Personne n'est installé dans la plénitude de la raison, ni l'historien - ni le planificateur. Savoir cela change... les certitudes en alarme, ...les évidences en interrogations. Plus rien ne va de soi et d'abord parce qu'il faut désormais éliminer les fantômes du langage. Le mot développement par exemple. »

(*Le temps, l'histoire*, 1981-82, p. 266).

## II. DEUX ÉTUDES DE CAS

### A. Le développement de la culture du cacao au Congo (5)

On sait comment, par un vecteur ethnique, la culture du cacao s'est étendue dans les districts de Souanké et Sembé dans le Nord du Congo (chapitre II). On rappellera aussi quel rôle elle a joué dans la monétarisation de l'économie traditionnelle de la région (*ibid.*).

Les statistiques de la production cacaoyère (Encart) montrent derrière la donnée brute fournie par les chiffres les intrigues de l'histoire cacaoyère du Congo, au sens de l'historien Veyne, intrigues qui nous invitent à la prudence quant à faire des projections. Mais leur signification globale (une courbe de production ascendante depuis les origines jusqu'à un plafonnement dans les années 70 avec des oscillations éphémères) n'a de sens que replacée dans un contexte démo-historique plus large étalé sur le siècle.

5) Dans le cours des chapitres précédents, plusieurs références ont été faites à la région cacaoyère du Nord du Congo, qu'il s'agisse de l'économie traditionnelle, des origines du cacao dans la région ou des divisions ethniques de celle-ci.

La bibliographie sommaire de la région a été citée dans les références du chapitre II. Le texte ici essentiel est l'article paru en 1982 dans la *Revue Tiers-Monde*. On y ajoutera la référence suivante :

GUILLLOT (B.), 1977 - Problèmes de développement de la production cacaoyère dans les districts de Sembé et Souanké (Congo), *cah. ORSTOM Sci. Hum.*, vol. XIV, n° 2, pp. 151-169.

Le développement du cacao se heurte au sous-peuplement de la région, qui limite le potentiel de la zone pédologiquement favorable et enchérit les coûts d'évacuation (6). Mais les conditions historiques de la mise en valeur coloniale l'expliquent, de même qu'elles expliquent, au vu du régime autoritaire d'exploitation pratiqué dans le passé, les réticences de la population aux projets économiques officiels.

**B. Idéologie et rapports de production : le cas de l'arachide au Sénégal**

D'importantes séquences de changement agraire, entraînant un fort accroissement de production, ont souvent été liées à une modification ou à un bouleversement de l'organisation sociale et à certaines innovations idéologiques. On peut soutenir alors qu'il y a relation de causalité entre :

- le changement idéologique et le changement social d'une part ;
- la mise en culture d'espaces nouveaux, et l'accroissement de la production agricole d'autre part.

Un exemple intéressant est celui de l'arachide au Sénégal. La dynamique de cette culture depuis 1850 ne s'explique pas seulement par les sollicitations du marché métropolitain ni par les pressions de l'autorité coloniale. Rien, probablement, ne se serait produit si une véritable révolution sociale, bien décrite par A.B. Diop, n'avait affecté la société wolof lors de l'effondrement de la hiérarchie politique locale. La date à retenir ici est celle de 1886, année où le dernier Damel du Cayor, Lat-Dior, se fait tuer à la bataille de Dyaqlé.

Des catégories inférieures (captifs, castés, hommes de main des princes wolof) vont alors se tourner vers des marabouts se réclamant d'une branche de la confrérie musulmane Qadiyya. Cette branche, considérée elle-même comme une confrérie, c'est celle des Mourides. Elle a été fondée par Amadou Bamba à la suite d'une révélation reçue justement vers 1886.

Ces couches sociales de basse extraction, sous la conduite de leurs marabouts et dans un contexte islamique égalitaire, accèdent à la terre et à l'agriculture. Se développe alors une relation spécifique entre marabout et disciples, en zone de front pionnier. C'est cette relation qui donne sens au travail agricole, avec des résultats spectaculaires en matière de production d'arachide : 100 tonnes vers 1840, 600 000 tonnes vers 1900, plus d'un million de tonnes vers 1965. Tout cela sans innovation technique majeure, sinon la construction du chemin de fer Dakar-St Louis (1885), puis du Thiès-Kayes (1923).

---

6) On s'autorise l'utilisation du terme sous-peuplement puisque B. Guillot propose l'immigration de population dans la zone pour tirer parti de surfaces cacaoyères potentielles vides d'habitants (GUILLOT, 1977).

## ENCART

## TRENTÉ ANNÉES DE PRODUCTION CACAOYÈRE AU CONGO

1950	7 t (a)		<i>Démarrage foudroyant 1950-1960.</i>
1955	67		
1960	703		<i>Relative stagnation 1960-1969 avec oscillations correspondant à des grappes de difficultés ;</i>
1963	858		- évacuation routière insuffisante,
1964	950		- non-collecte en 1962,
1965	1 114		- problème phytosanitaire,
1966	832		- problème d'équilibre financier (c).
1967	1 148		
1968	1 288		
1969	1 195		
1970	1 339		<i>Expansion 1970-1975 :</i>
1971	2 026		- problèmes précédents résolus,
1972	2 057		- extension du cacao vers l'est sur des terres plus favorables,
1973	2 114		- cours élevés sur le marché du cacao
1974	2 402		
1975	2 912		
1975-1976		2 400 t (b)	<i>Plafonnement (avec oscillations) à partir de 1976 avec tendance à la baisse à partir de 1980.</i>
1976	2 323		
1977	2 899		
1978	2 236		
1978-1979		2 800	
1979	25 41		
1979-1980		2 300	
1980	2 113		
1980-1981		2 100	
1981	1 899		
1981-1982		2 200	
1982-1983		1 600	

(a) Production commercialisée (non comprise la production commercialisée à la fin des années 70 par le Cameroun).

(b) Campagnes de conditionnement au port congolais de Pointe-Noire (y compris le cacao en provenance du Zaïre).

(c) Le cacao est commercialisé via Pointe-Noire par la voie nationale congolaise route + eau + fer, soit 1 600-1 700 km.

Le coût d'acheminement est supérieur à 40 % du prix du cacao rendu au port. En l'absence d'acheteurs privés sur le lieu de production, l'État commercialise le cacao aux cours mondiaux avec subventionnement en cas de baisse des cours.

Il est évident qu'ici la connaissance de ce qui s'est passé au plan religieux, politique et social est absolument indispensable pour comprendre les événements (7).

## CONCLUSION

Comment le planificateur peut-il prendre en compte les données de l'histoire nécessaires dans les projets de développement pour comprendre le présent et faire des prévisions ? Deux voies s'imposent qui ne sont pas exclusives mais complémentaires :

Première voie : repérer les évolutions à long terme, dégager des séquences à prendre en compte pour les caractériser.

Les historiens ont réfléchi sur la structure de l'histoire, sur la distinction et le jeu de temps différents, ce que les sociologues appellent « la multiplicité des temps sociaux » (G. GURTVITCH, 1958, *Traité de Sociologie*, PUF).

L'historien Fernand Braudel distingue ainsi trois temps : individuel, social, structural (8).

Un type d'évolution économique et sociale à prendre en compte dans une politique à long terme, c'est par exemple la marche vers l'égalité des sociétés modernes qu'Alexis de Tocqueville repère comme fil conducteur dans les effervescences révolutionnaires et post-révolutionnaires qui suivirent 1789 (TOCQUEVILLE, *L'Ancien Régime et la Révolution*).

---

7) On pourra se reporter aux ouvrages et documents suivants :

COPANS (J.), 1980 - *Les marabouts de l'arachide*, Paris, Le Sycomore, 263 p.

COPANS (J.), COUTY (Ph.), ROCH (J.), ROCHETEAU (G.), 1972 - *Maintenance sociale et changement économique au Sénégal. I. Doctrine économique et pratique du travail chez les Mourides*, Paris, ORSTOM, 274 p.

COUTY (Ph.), 1982 - Les Mourides et l'arachide au Sénégal, *Revue Tiers-Monde*, XXIII, 90 : 311-314.

DIOP (A.B.), 1981 - *La société wolof. Tradition et changement*, Paris, Karthala, 355 p.

DUMONT (F.), 1975, *La pensée religieuse d'Amadou Bamba, fondateur du mouridisme sénégalais*, Dakar, Nouvelles Editions Africaines, 371 p.

LAKE (L.A.), TOURE (S.N.), 1985 - *L'expansion du bassin arachidier. Sénégal 1954-1979. Approche cartographique et interprétation dynamique*, Paris, note AMIRA n° 48, INSEE-Coopération, 102 p.

- 8) Le temps géographique est un temps quasi immobile (climat, végétation, grands axes de communication...) ; le temps social est celui qui est scandé par les cycles économiques, les évolutions institutionnelles et culturelles, les civilisations ; le temps de l'individuel est celui des événements ponctuels à l'échelle d'une vie d'homme (Fr. GAUSSEN, *Le Monde*, 14 juin 1984). Cette typologie de Braudel rapportée par Gausсен est un peu différente de celle présentée par l'auteur dans l'article « Histoire et sociologie » in GURTVITCH, 1958 (pp. 92-98) et qui distingue trois parties de l'histoire : en surface une histoire événementielle qui s'inscrit dans le temps court, c'est la micro-histoire - à mi-pente une histoire conjoncturelle qui suit un rythme plus large et plus lent, c'est l'histoire de la vie matérielle, des cycles ou inter-cycles économiques - au-delà du récitatif de la conjoncture, c'est l'histoire structurale ou de longue durée, séculaire, « à la limite du mouvant et de l'immobile », avec des valeurs fixes durant très longtemps, « faisant figure d'invariant vis-à-vis des autres histoires plus vives à s'écouler et à s'accomplir ».

Un autre exemple est fourni par les théories de la transition au capitalisme, à l'économie de marché, au socialisme.

Dans l'histoire économique de l'Afrique de l'Ouest, l'historien Hopkins montre que l'évolution se fait par le développement progressif des forces du marché (A.G. HOPKINS, 1973, *An Economic History of West Africa*, Longman).

Ceci dit, on conseillera vis-à-vis de ces schémas d'évolution à long terme, une certaine défiance : Veyne souligne le poids des intrigues singulières sur le mouvement historique (*Comment on écrit l'histoire*).

Seconde voie : pour éviter les simplifications vers lesquelles tendent l'expression statistique des réalités économiques et sociales, la comptabilité nationale, la planification, il faut se pénétrer de la complexité des phénomènes : ce n'est pas parce que les techniques statistiques et comptables obligent à les simplifier, à en donner une traduction réductrice, qu'ils perdent de leur complexité. On retrouve là à leur propos les thèmes du phénomène social total, du nécessaire rapport des faits et phénomènes économiques à la société globale. La « nouvelle » socio-économie américaine, qui dénonce l'impérialisme du raisonnement économique dans la vie intellectuelle et l'enseignement des business-schools, ne dit pas autre chose.